

— On sonne ! Je vais ouvrir. Noëlette, ne te dérange pas ! s'écria tout à coup le petit garçon, enchanté d'interrompre la mercuriale.

Il s'élança vers la porte. Noëlla entendit une exclamation :

— Ah ! M. Dugand !

Elle s'avança à son tour et vit le vieillard debout devant la porte.

— Mademoiselle Noëlla, je suis venu en avant afin que vous ne vous inquiétez pas en voyant arriver votre sœur portée par mon neveu. Elle est tombée dans la rue à côté et je crois qu'elle a une entorse.

Derrière le vieillard apparaissait une haute et élégante silhouette, une belle tête énergique et hautaine. Noëlla rencontra des yeux bruns superbes dont la douceur atténuait l'expression quelque peu altière de la physionomie. Cet inconnu portait Vitaline, un peu pâle, mais qui sourit aussitôt pour rassurer sa sœur.

— Ce n'est rien, Noëlla, une simple entorse.

Mme des Landies, attirée par ce bruit de voix, arrivait aussi. Le jeune homme déposa doucement Vitaline sur le canapé du salon, et Noëlla s'empressa de déchausser sa sœur.

C'était, en effet, une entorse, pour laquelle Stanislas Dugand proposa un remède employé jadis par lui avec succès.

Ce jeune homme, qui avait si grande mine et des manières remarquablement distinguées, se montrait extrêmement simple et affable, discrètement serviable, et Raoul, lorsqu'il se fut éloigné avec son oncle, résuma l'impression de tous en s'écriant avec enthousiasme :

— Ce qu'il est chic, le neveu du voisin ! Je croyais que M. Dugand exagérait en en faisant tant d'éloges, mais je vois qu'il avait raison !

— En effet, ce jeune homme paraît fort bien, dit Mme des Landies. Son regard m'en a rappelé un autre, je ne peux préciser lequel . . .

— Il y a une si belle barbe blonde ! continua Raoul, tout à fait emballé. Et il doit être gai, malgré son air sérieux.

— Un vrai grand seigneur ! déclara l'enthousiaste Vitaline que la connaissance du neveu de M. Dugand semblait un peu consoler de son entorse.

Noëlla eut un joli rire clair, un peu moqueur.

— Voyez-vous, cette Linette, comme elle s'y connaît.

Un grand seigneur n'a pas toujours d'allures spéciales, ma petite, il peut même être — ce qui arrive fréquemment — fort vulgaire, beaucoup plus que bien des êtres de plus simple extraction.

— A preuve, justement, M. Stanislas Dugand, ajouta Mme des Landies. Mais enfin, l'apparence est peu de chose, il faudra savoir si ce jeune homme est sérieux — comme le prétend son oncle, — et je le souhaite vivement à cause des rapports obligés que nous aurons ensemble.

Ces rapports devaient devenir très fréquents, surtout après l'arrivée de Pierre qui venait passer

ses vacances en famille. La nature ouverte, délicate et enjouée du jeune séminariste semblait avoir aussitôt séduit Stanislas. De son côté Pierre avait vite apprécié le caractère très élevé, le cœur très noble et la haute intelligence de l'ingénieur. Ils se comprenaient tous deux admirablement, et l'intimité grandissait très vite entre eux, basée sur une mutuelle et profonde estime.

Cependant, un point les séparait : Stanislas n'avait reçu aucune éducation religieuse, et jamais il n'abordait ce sujet avec le futur prêtre.

Ensemble, les deux jeunes gens faisaient de longues promenades ou des excursions aux environs de Pau. Très souvent aussi les habitants du pavillon se retrouvaient dans le jardin commun aux deux appartements.

Stanislas, très gai, organisait des jeux pour Vitaline et Raoul, qui ne voyaient plus que par ses yeux, il causait avec Mme des Landies et Noëlla et faisait de la musique avec la jeune fille.

Celle-ci, comme son frère, appréciait de plus en plus ce très beau caractère avec lequel le sien se rencontrait toujours dans les mêmes opinions, les mêmes goûts et semblables aversions pour le mal.

Il n'avait vraiment que cette question de religion.

Et Noëlla apprit un jour pourquoi le jeune ingénieur était ainsi dépourvu de toute croyance.

C'était un soir d'août, extrêmement chaud. Stanislas, excellent violoniste, l'accompagnait sur la demande de son oncle, mélomane passionné. Ils se trouvaient tous deux dans le salon de Mme des Landies, qui ouvrait de plain-pied sur le jardin. Au dehors, près de la porte, étaient assis M. Dugand, Mme des Landies, Vitaline et ses frères.

Stanislas venait de jouer avec un charme pénétrant un morceau intitulé *Prière*, et Noëlla, ravie, se détourna sur le tabouret en disant avec émotion :

— Vous vous êtes surpassé, Monsieur ! Vraiment, il me semblait entendre l'âme croyante laissant monter vers Dieu sa prière, tantôt tendre et douce, tantôt suppliante, presque passionnée.

— L'âme croyante ? . . . La mienne n'est cependant pas ainsi, elle n'a jamais connu ce que vous appelez la prière.

— Combien je vous plains ! murmura Noëlla.

Il enveloppa d'un regard ému le charmant visage soudain attristé.

— Oui, plaignez-moi, car il doit être doux de penser qu'il existe au-dessus de nous un être tout-puissant, tout bon, vers qui nous pouvons crier aux heures de détresse morale. Certes je crois avoir une âme énergique, peu accessible au découragement, mais il est des moments où la pauvre humanité se sent si faible, si petite ! Mon oncle, n'ayant par lui-même aucune croyance, m'a élevé sans religion, en se disant qu'arrivé à l'âge d'homme, j'étudierais, je choisirais. Mais, tout occupé de mon travail, je n'y ai pas songé encore.

(à suivre)